

Compte rendu critique, opéra. Marseille, Odéon, le 2 avril 2016. Offenbach : La Périchole. Emmanuelle Zoldan...

Une turbulente et troublante artiste. Il était une fois, dans le fastueux Pérou espagnol de la seconde moitié du XVIII^e siècle, une jolie et piquante comédienne, danseuse et chanteuse, comme l'exigeait le genre sûrement de la tonadilla hispanique, souvent centré sur une femme. À Lima, Micaela Villegas (1748-1819) est déjà célèbre lorsque débarque en 1761 le nouveau Vice-roi d'origine catalane, Don Manuel Amat y Junient. Il a cinquante-sept ans, elle, dix-huit. Il en tombe amoureux, en fait sa maîtresse, sa favorite, l'installe au palais, au grand dam de la noblesse espagnole et créole qui n'a pas, sur ce chapitre, la largeur de vues de l'aristocratie française habituée aux incartades officielles, pratiquement institutionnelles, de ses monarques.

Mieux, ou pire que cela, il fait de sa belle métisse le centre mondain de Lima, la laisse inspirer des constructions nouvelles, et, scandale, va jusqu'à lui offrir un carrosse somptueux, prestigieux privilège exclusif de la noblesse, dans lequel elle se pavane dans la capitale, pour le grand bonheur du peuple de voir l'une des siennes ainsi intronisée, et le dépit et mépris des nobles qui honnissent l'intruse tout en étant forcés de la saluer bien bas, et de l'applaudir au théâtre qu'elle n'a pas abandonné.

De la « Perri Choli » péruvienne à la Périchole...

La gifle qu'administre, en pleine scène à l'un de ses

partenaires l'impulsive vedette, lui vaudra une disgrâce de deux ans. Mais les amants socialement inégaux mais égalisés par l'amour et le désir qui renversent toujours les classes sociales, renouent une liaison finalement heureuse de près de quatorze ans, malgré des hauts et des bas de ménage passionné. Le fruit en sera un fils auquel le Vice-roi donne même son propre nom.

« Perricholi », 'cho' comme chocolat et non « cocolat »

Donc, Péri chole à prononcer comme « chochette », comme devait bien dire Mérimée, savant hispanophile et ami intime de l'Impératrice espagnole Eugénie de Montijo, et non Péri cole, par une tradition linguistique erronée.

Micaela avait un nom : elle va gagner un surnom : « la Perricholi ». Dans l'intimité, le Vice-roi l'appelait tendrement « petit xol » (prononcé « petichol »), 'petit bijou' en catalan, ou, familièrement « pirri xol », 'ma petite métisse' ; il n'est pas exclu aussi que le Vice-roi, âgé comme un père, les jours de colère contre les frasques de la tumultueuse enfant, dans les alternances après tout conjugales du cœur, l'ai appelée « perra chola » en castillan, 'chienne de métisse', sonnait « perri choli » avec son accent catalan et le sifflement probable de sa bouché édentée. Toujours est-il que l'opinion publique s'empara plaisamment du terme affectueux ou injurieux selon que l'on fût admirateur ou détracteur de la belle devenue pour tous, en des sens opposés, « la Perricholi » de la légende.

Histoire et légende. Actrice et favorite, ce n'est pas la légende mais l'histoire qui conte aussi sa générosité. Un jour, narguant la noblesse dans son célèbre carrosse, elle aperçut un modeste curé portant à pied le Saint-Sacrement pour l'administrer à un mourant. Ému et honteuse, telle déjà une Tosca pieuse, elle descendit du luxueux véhicule, s'agenouilla, et en fit cadeau au prêtre pour qu'il pût exercer confortablement son pieux ministère.

C'est de ce geste célèbre que Prosper Mérimée, à Grenade en 1830 chez les Montijo, tira sa comédie en un acte Le Carrosse

du Saint-Sacrement, publiée pour la première fois dans la Revue de Paris en 1829, ajoutée en 1830 à la seconde édition du supposé Théâtre de Clara Gazul dont il est l'auteur caché, jouée sans succès en 1850. Mais, hors du Pérou et de l'Espagne, la Perricholi, avait déjà inspiré La Périchole, vaudeville de Théulon et Deforges (1835) avant l'opéra-bouffe d'Offenbach et ses compères (1868). Puis, en 1893, vint la pièce en vers de Maurice Vaucaire, adaptateur de Puccini en français (au théâtre de l'Odéon de Paris), ensuite Le Carrosse du Saint-Sacrement, opéra en un acte, livret et musique d'Henri Büsser (1948) et, enfin, le célèbre film de Jean Renoir, Le Carrosse d'or (1953) avec Anna Magnani. Belle postérité pour notre belle, que l'on retrouve, naturellement chez le grand écrivain péruvien Ricardo Palma (1833-1919) qui recueille traditions, anecdotes et histoires du Pérou dans ses inépuisables Tradiciones peruanas.

Réalisation et interprétation

Du fameux carrosse, absent du livret, il n'en restera ici que son découpage en carton-pâte et le double clin d'œil des deux fenêtres dans lesquelles s'inscriront plaisamment, comme dans les photos de foire où l'on passe la tête, celle des deux



héros partant à la fin pour être heureux et avoir beaucoup d'enfants qui grandiront car ils sont Espagnols, dans un univers de toiles peintes des décors de **Laurent Martinel** qui ravivent la nostalgie de notre esprit d'enfance, d'enfants du moins non encore blasés par les effets spéciaux contemporains. Les costumes (**Maison Grout**), hommes du peuple en blanc et chapeau de paille, femmes en jupes colorées à motifs indiens triangulaires et feutres, stylisent en souriant un Pérou d'opérette, piqué des notes de la commedia dell'Arte référant sans doute au film de Renoir dont les héros en sont des comédiens, Arlequin, Colombine, Pierrot. Au second acte, sous

le tableau en pied à la Louis XIV du Vice-Roi, la Cour, très versaillaise en ses costumes élégants, bourgeoise de perruques poudrées et papillonne d'éventails. Tout ce monde, Chœur Phocéén (**Rémy Littolff**) et solistes, se meut en musique dans une vivacité sans heurt, une alacrité contagieuse, due à la battue tambour battant (sans être lourdement tambour-major) de **Jean-Pierre Burtin** et au dynamisme insufflé par **Jean-Jacques Chazalet**, qui signe une mise en scène très physique, attentionnée sans intentions métaphysiques hors de propos.

La connivence entre tous les acteurs, des premiers au seconds rôles ou plans, est aussi sensible que leur plaisir de jouer qu'ils communiquent à la salle. Ainsi, **Michel Delfaud**, en Marquis de Santarem éternel prisonnier, avec un accent marseillais qui lui donne des airs d'Abbé Faria issu de son trou creusé pendant des années, citant Shakespeare en l'attribuant à Cervantes. Une seule apparition, et c'est tout un personnage : **Antoine Bonelli**, joues bouffies des bouffées de son importance, bougon ou bouffon Grand Chambellan chancelant. La voix mielleusement fielleuse de **Jacques Lemaire** et amèrement douceâtre ou acérée de son compère **Dominique Desmons** font une hilarante paire : les Dupont et Dupont de la cabale et de la cavale face au danger, les traîtres au sourire grinçant sarcastiquement des dents à la joie du complot. Un joli trio de vipères vocales se partagent six rôles, le beau mezzo de **Valentine Lemercier**, le soprano incisif de **Violette Polchi** et celui de **Virginy Fenu**, déjà appréciée en fraîche fille-fleur de Madame Chrysanthème. **Agatha Mimmersheim**, **Anne-Gaëlle Peyro**, complètent les atouts des dames et, aux basses œuvres des basses-fosses du palais, **Patrice Bourgeois**, **Yves Fleuriot** et **Damien Rauch** sont les nécessaires geôliers et bourreaux pour rire.

Tout opéra-bouffe a ses vaincus et vainqueurs, évidemment rôles renversables, un couple d'amoureux et le baryton l'empêcheur d'aimer en rond, parce qu'il en a profusion, troisième larron qui fait du duo un trio, triomphant, tonitruant, truculent ici **Alexandre Duhamel**, grand gaillard de gaillardement paillard Vice-Roi, plus joyeusement vicieux que

méchamment vicelard et pernicieux, dont le vice (qui n'a pas ainsi « vicié » lui jette la première pierre), n'est que celui, bien commun, d'aimer « les petites femmes » tel un Napoléon III en goguette échappé des Tuileries ou de Compiègne où il relègue son Eugénie d'Impératrice. Jouant les terreurs, il ne terrorise jamais, beau et bon chanteur et vrai personnage de comédie avec sa Cour, assurant le côté bouffe d'un opéra qui, de l'autre, est une comédie de demi-caractère, guère drôle dans le fond, même fondu dans la forme globale.

En effet, un couple de jeunes et beaux héros, malheureux en fortune et mourant de faim n'est pas du plus haut comique. En Piquillo, le juvénile ténor **Rémy Mathieu**, au timbre merveilleusement délicat, digne de Mozart, a une grâce touchante de victime malgré un sourire encore enfantin, enjôleur, opposant l'humour à la mauvaise humeur de la fortune. À ses côtés, voix de velours sombre à l'aigu aisé, sans aucun effet de grave vulgairement poitriné, la mezzo **Emmanuelle Zoldan**, morceau de roi et Vice-Roi mais fièrement et dignement préservée pour son amour, donne vie profonde, loin de la caricature, à une Périchole très humaine, qui joue le jeu sans être dupe, avec un regard lucide et désenchanté sur la société, protectrice de son inconscient compagnon. Sa lettre de rupture, spirituelle mais cruelle, elle la rend avec la gravité de la situation de femme déchirée entre la rudesse de son existence et la promesse d'un avenir meilleur, un sacrifice personnel de pauvre Traviata de l'injustice du monde, grande âme trahie par la vie. Même son air de la griserie ne tombe pas dans la grivoiserie et, si elle constate, ironique et triste, que « les hommes sont bêtes », c'est qu'ils le sont vraiment comparés à ces femmes qu'ils affrontent effrontément, moins lotis en intelligence pratique. Sa paradoxale déclaration d'amour, « Oui, je t'aime, brigand, j'ai tort de l'avouer... », en détaillant avec clarté les défauts de l'être aimé, dépassés mais non effacés par la puissance de l'amour, elle semble la faire avec la douceur fataliste d'une Carmen de comédie, mais en nous faisant sentir

qu'on est près du drame. Dans la rassurante inhumanité comique du bouffe, c'est l'humanité vraie des sentiments qui passe. On peut alors, joyeusement et cyniquement, entonner encore l'hymne impertinent de l'œuvre, « Il grandira, il grandira car il est Espagnol... », visant malicieusement les préférences nationales de l'Espagnole Impératrice favorisant sans doute ses compatriotes, déjà instigatrice de la désastreuse projection d'un nouvel Empire au Mexique pour nouveaux conquistadors, à la veille de la lamentable guerre de 1870 contre la Prusse qui verra la fin du sien, pour la question, justement, de la Succession d'Espagne.

Compte rendu, opéra. Marseille, Odéon, le 2 avril 2016.
Offenbach : La Périchole. Emmanuelle Zoldan. Jean-Pierre Burtin.

La Périchole de Jacques Offenbach, au Théâtre de l'Odéon, Marseille, les 2 et 3 avril 2016.

Livret d'Henri Mailhac et Ludovic Halévy,
d'après Le Carrosse du Saint-Sacrement de Prosper Mérimée,

La Périchole : Emmanuelle ZOLDAN. Première Cousine : Virginy FENU Deuxième Cousine : Violette POLCHI. troisième Cousine : Valentine LEMERCIER. Frasquinella : Agatha MIMMERSHEIM. Marchande : Anne-Gaëlle PEYRO.

Piquillo : Rémy MATHIEU. Don Andrès de Ribeira (Vice-Roi) : Alexandre DUHAMEL. Don Miguel de Panatellas : Dominique DESMONS. Don Pedro de Hinojosa : Jacques LEMAIRE. Le Marquis de Tarapote : Antoine BONELLI. Le Marquis de Satarem : Michel DELFAUD. Geôliers et bourreaux : Patrice BOURGEOIS, Yves FLEURIOT et Damien RAUCH.

Orchestre du théâtre de l'Odéon, Chœur phocéén.

Direction musicale : Jean-Pierre BURTIN

Mise en scène : Jean-Jacques CHAZALET

Photo © Christian Dresse